



Stendhal, plaisir des «happy few»

Pléiade. Le troisième tome de la nouvelle édition des œuvres romanesques du grand sensualiste offre, outre sa fameuse «Chartreuse de Parme», les trois versions de «Lamiel».

ALAIN FAVARGER

Le charme des classiques, c'est qu'ils sont comme de vieux amis à qui l'on peut rendre visite sans crainte de les déranger. Au contraire, ils vous attendent, un sourire bienveillant aux lèvres, et ne vous reprochent jamais de les avoir quelque peu négligés. Mieux encore, ils ont toujours des surprises à vous faire découvrir. Connaissons-nous tout d'ailleurs de nos classiques? Certes non, il reste toujours des textes d'eux à lire, dont on a suspendu ou différé la lecture. Sans parler des inédits, voire de l'étonnement que peut susciter une relecture, la révélation d'aspects insoupçonnés, fulgurants.

Stendhal n'a pas commis une œuvre aussi monumentale qu'un Balzac ou un Zola, mais mis bout à bout les romans, les nouvelles, les chroniques italiennes, carnets de voyage et autres essais forment un corpus imposant digne de nombreuses explorations. Un bon demi-siècle après l'entrée dans la Pléiade de celui qui a toujours été conscient de n'écrire que pour un petit cercle d'aficionados, la nouvelle édition des *Œuvres romanesques complètes* de l'écrivain, désormais achevée, permet d'autres regards. D'abord, curieusement, elle est la première à proposer l'ensemble de ces textes dans l'ordre de leur rédaction. Ensuite elle offre le fruit des dernières avancées de la recherche sur l'auteur et la genèse de son œuvre.

Peintre du langage des yeux

Ce troisième et dernier volume repose sur le socle de la *Chartreuse de Parme*, ce must du génie stendhalien, conçu et dicté en cinquante-trois jours par l'écrivain. Porté par le souffle de son amour pour l'Italie et la vague d'une inspiration frémissante, ce livre lui vaut l'admiration éperdue de Balzac se fendant dans la *Revue parisienne* du 25 septembre 1840 d'un article-fleuve. A la fois analyse fouillée, extravagante du roman et consécration pour celui qui, à cinquante-sept ans, était encore un écrivain confiné dans les marges de la littérature, cet article, reproduit ici intégralement, donne la mesure d'une admiration et de l'élan décisif donné à la postérité d'une œuvre. Et ce, un an et demi à peine avant la mort de l'auteur.

Le lecteur d'aujourd'hui n'a certes pas besoin du regard de Balzac pour se délecter des merveilles de la *Chartreuse*, de sa magique approche de la passion amoureuse, de son ironie sur la fadeur et la médiocrité des nantis comme de sa peinture exaltée des vertiges de la beauté. Mais l'invitation à la relecture paraît aussi forte que la flamme jaillissant des yeux de la Sanseverina ou le bonheur de Fabrice guettant de la fenêtre de sa prison l'apparition, six ou huit fois par jour, de Clélia.

Stendhal, peintre du langage des yeux. Presque tous les textes du natif de Grenoble portent la marque de l'ébranlement émotif lié à la cristallisation amoureuse. Un processus à l'œuvre dans les différentes versions de *Lamiel*, roman inachevé de l'auteur, mais ô combien fascinant par sa modernité et sa vision critique du monde de la Restauration. On y voit la jeune Lamiel, enfant adoptée par les ternes et calculateurs Hautemare, devenir lectrice et dame de compagnie de



Stendhal, peint ici par Olof Johan Södermark en 1840, a dédié sa «Chartreuse de Parme» aux «happy few», les quelques rares privilégiés qui en feraient la lecture. DR

la duchesse de Miossens, incarnation de la vieille noblesse remise en selle après la défaite de Napoléon.

Le régime de l'éteignoir

Tout paraît juste dans ce tableau des mœurs de province: l'ironie sur les beaux restes de l'aristocratie, vouée au déclin malgré la fascination qu'elle exerce toujours; les manœuvres peu reluisantes du docteur Sansfin, à la fois prêt à déniaiser Lamiel et à épouser la duchesse; la jubilation malsaine du même Sansfin voyant venir la Révolution de 1830 et l'occasion d'une nouvelle vengeance sociale. Personnalité en construction, Lamiel reste le cœur du récit, elle qui se façonne une sensibilité dans la découverte des livres tout en affûtant son âme persifleuse par l'observation de la société et la conscience de son pouvoir de séduction. Cependant qu'en filigrane percent les pointes d'une satire implacable contre la Restauration, ce régime de «l'éteignoir» qui est aussi celui de l'ennui qui ronge la duchesse dans son château suranné.

On voit ainsi Stendhal dans cette dernière partie de sa vie osciller entre études françaises, quasi contemporaines, entrant en résonance avec l'histoire troublée du pays, et sa passion de toujours pour les chroniques italiennes, source d'autres enchantements. L'homme pourtant vieillit, s'affaiblit, subit le choc d'un premier avertissement. Ce qui le pousse à solliciter son congé du poste consulaire qu'il exerce à Civitavecchia. Où il ne reviendra pas, vaquant à Paris à divers projets littéraires, au chantier impossible à finir de *Lamiel*. Puisqu'il meurt subitement dans sa soixantième année, après une crise d'apoplexie qui le terrasse sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines. Mort rapide et propre de celui qui, quelques mois auparavant, avait écrit dans une lettre: «Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès.»

> **Stendhal**, *Œuvres romanesques complètes*, tome III, édition établie par Yves Ansel, Philippe Berthier, Xavier Bourdenet et Serge Linkès, La Pléiade, Gallimard, 1498 pp.

SOPHIE BIENVENU

Pour le meilleur et pour le pire

ROMAINE BETTEX

«Ouais, Aïcha, c'est vraiment mon prénom. A cause de la chanson, tu sais? Non, tu sais pas. Personne la connaît, mais c'est pas grave. Je sais que j'ai plutôt une tête à m'appeler Rosalie ou Camille, mais je m'appelle Aïcha. Aïcha Saint-Pierre.» Au premier abord, le titre puis les premières lignes pourraient laisser penser à une comédie romantique. Hélas non, malgré les quelques touches d'humour qui viennent dédramatiser certaines situations, l'héroïne nous conte une enfance bien moins rose qu'elle n'en a l'air.

Aïcha, 13 ans, après avoir été révoltée par tout ce qui l'entourait, y compris et surtout par sa mère, trouve de quoi canaliser ses émotions aux côtés de Baz, un homme bien trop âgé pour elle. «On aurait un contrat qui dit que je peux juste être sa pute à lui, et lui mon client à moi, et qu'il doit s'occuper de moi, et moi de lui. Ce serait la loi. Mais, au pire, si c'est trop compliqué, on se mariera.» Jalousie, sexe, amour et suspense, l'auteure nous sert dans ce livre une véritable réflexion au sujet d'un tabou contemporain en faisant le choix délicat d'aborder la question des relations amoureuses et sexuelles entre adultes et mineurs. Malgré le style d'écriture jonché d'«anyway!» à tout bout de phrases, de références au célèbre *Scarface* avec Al Pacino, de mots crus ou encore d'expressions québécoises, le récit n'en pâtit pas, bien au contraire, cela rend la situation de la jeune fille encore plus troublante et réaliste.

Enfin, le point fort du récit est contenu dans le suspense qui nous est imposé par Aïcha elle-même. Du vrai au faux, en passant par des souvenirs volontairement mal situés et enfin des «mensonges par omission», c'est une tâche ardue que de distinguer la «vraie vérité» au fil des pages sans faire fausse route. A travers ce long monologue, le lecteur comprend vite que la jeune fille est en train de se confier, sur le point même de tout révéler, pour ainsi sauver l'homme qu'elle aime. Sophie Bienvenu est brillante, sa prose a le mérite d'être explosive et criante de vérité. I

> **Sophie Bienvenu**, *Et au pire, on se mariera*, Notab/Lia, Ed. Noir sur Blanc, 120 pp.

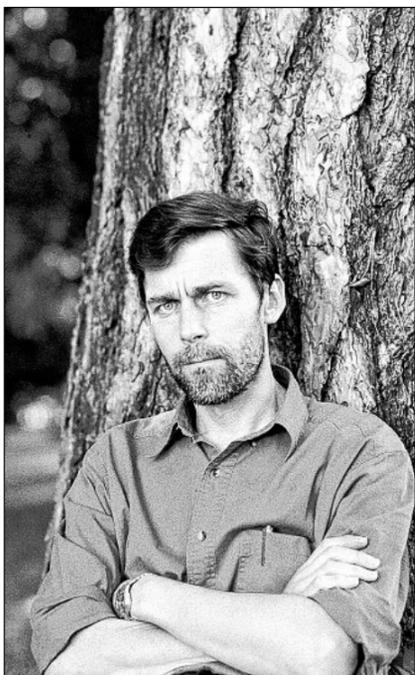
en bref

LE DISCRET HENRI THOMAS

LECTURE Mercredi prochain à Lausanne, les lecteurs Sofia Verdon et Simon Romang donneront voix aux textes du poète Henri Thomas, figure discrète mais fascinante des lettres françaises. La soirée, organisée par *La Revue de Belles-Lettres* et l'association Tulalu!?, sera présentée par Marion Graf et David André. TR

> **Me 30 avril**, 20h, Lausanne, Restaurant Le Lausanne-Moudon, rue du Tunnel 20.

chronique



Peter Stamm. DR

Sur scène, l'«Agnès» de Peter Stamm ne convainc pas

Outre-Sarine. Le texte qui a fait connaître l'écrivain alémanique est adapté pour la première fois au théâtre en Suisse. Aux yeux du public du Schiffbau de Zurich, le résultat est moyennement réussi.

ARIANE GIGON

Etonnamment, elle n'était pas encore montée sur les planches suisses, l'*Agnès* de l'écrivain Peter Stamm. En Allemagne, en revanche, elle a déjà fait l'objet de plusieurs adaptations et est même, dans certains collèges, lecture obligatoire. *Agnès*, c'est le nom du premier roman de l'auteur né à Weinfeld (TG) en 1963 et qui l'a fait connaître en 1998. La metteuse en scène de théâtre Daniela Löffner lui a désormais donné chair sur la scène du Schiffbau, dépendance du Schauspielhaus de Zurich. La critique est partagée. Paru en français en 2000 chez Christian Bourgois, *Agnès* raconte une histoire d'amour à Chicago entre un essayiste et une doctorante en phy-

sique, un chassé-croisé entre réalité et fiction sur fond de solitude(s), à la fin malheureuse programmée. Grâce à ce roman à l'atmosphère froide, l'écrivain et journaliste Peter Stamm s'est fait un nom dans le monde germanophone et bien au-delà. Une adaptation cinématographique est en cours en Allemagne. Mais pour l'heure, c'est sur scène qu'*Agnès* est à voir, ou, plutôt, les deux Agnès.

Car la réalisatrice Daniela Löffner a décidé, non seulement d'ajouter des scènes qui n'existent pas dans le roman, mais aussi de doubler le caractère féminin entre l'Agnès de chair et de sang (du roman) et l'Agnès de fiction dont le person-

nage masculin, Robert, écrit le récit. C'est la jeune femme qui lui a demandé d'écrire son portrait, ce que l'essayiste a accepté, même à contrecœur. L'idée du dédoublement séduit certains critiques, comme ceux du *St. Galler Tagblatt* et du *Bündner Tagblatt*, selon qui elle renforce la tension entre les personnages de façon très raffinée. Ce n'est en revanche de loin pas l'avis des deux critiques des quotidiens de Zurich, la *NZZ* et le *Tages-Anzeiger*. Le premier estime qu'il aurait été plus adéquat, mais aussi plus difficile, de montrer la rupture dans le même personnage. Il déplore aussi des scènes manquant totalement de crédibilité (la réservée Agnès reve-

nant avec enthousiasme d'un match de base-ball) et se dit peu convaincu par les projections vidéo dans un décor tout en béton. Pour le *Tages-Anzeiger*, la scène la plus convaincante est celle où le personnage d'Agnès-fiction court après le personnage d'Agnès-réalité, gagnant le «combat». Mais pour le reste, écrit le quotidien, c'est comme une visite au musée, «beau mais statique». On ne sait pas (encore) ce que l'auteur pense de cette mise en scène. La *NZZ* l'a certes accompagné au théâtre, mais il s'agissait d'une répétition générale, et l'auteur a prévenu ne pas vouloir s'immiscer dans le travail de la metteuse en scène. I

> www.schauspielhaus.ch